

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 3

Artikel: Marguerite l'effeuilleuse : nouvelle vaudoise : [suite]
Autor: H.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

honneur, cent coups de canon. Mais le chef des constables, craignant de s'être trompé d'un coup au préjudice de l'empereur, et voulant s'épargner tout reproche, fit charger de nouveau le canon et tirer encore un coup. — D'Augsbourg, Maximilien se rendit à Nuremberg. Cette ville ne voulant pas faire moins d'honneur à l'empereur que la ville d'Augsbourg, fit tirer, à son entrée, cent et un coups de canon.

» De là doit dater la coutume de tirer cent et un coups de canon dans les occasions solennelles. »

On inspecte des piquettes.

Lè piquettes étiont, lè z'autro iadzo, lo gros dè l'armée dâo petit état-majo dè noutra vilhie melice. Tsaquî veladzo ein dévessâi fourni on part et lo comi d'exercîço lè fasâi traci quand y'avâi dâi z'oodrès à portâ, sâi po allâ préveni lè valottets recrutâ que failliâi parti po l'écoula, sâi po oquî d'autro. Dévessont sè pre-senta à l'avant-revua, iò mantegnon l'oodrè déveron lo bureau dâo coumandant ein faseint recoulâ lè z'einfants et lè dzeins que gravâvont ; et à la granta revua, l'est leu que passâvont dévânt lè compagni avoué dâi croubeliès po bailli lè cartouchès âi sordats et que gardâvont lè tsévaux dâi colonets tandi lè dix z'hâorès dâi z'officiers

C'étaî on dzo dè granta revua. Dein cè teimps, lè bataillons d'élita et dè reserva aviont tsacon onna compagni dè grenadiers, iena dè vortigeu et quatre dè mouscatéro ; mâ quand on fasâi la granta revua, on ne la fasâi pas po tot l'arrondissement, que dévessâi fourni lo bataillon d'élita ; mâ feinnement po onna seqchon, dè façon que n'iaivâi que 'na demi compagni dè grenadiers, 'na demi dè vortigeu et duè compagni dè mouscatéro. Mâ adon, lè compagni étiont destra fortès, surtout cliâo dè reserva et lè bataillons, cliâo dzo dè revua, n'étiot rein tant petits. Quand bin n'iaivâi que n'eimpartiâi dâi grenadiers et dâi vortigeu, ti lè z'officiers dévessont assistâ, quand bin sè pregnont dein tot l'arrondissement, dè mémo que l'état-majo dâo bataillon, que compregnâi lo colonet, qu'avâi lo tsapè gansi, la palasse et dâi z'épolettès, onna pliata et l'autro à gros vétons tordus ; lo gros majo, qu'avâi lo chacot et duè z'épolettès à frinzès ; l'aide-majo, qu'avâi on épolettâ à frinzès su l'épaula drâite et onna pliata su la gautse, et lo quartier-maitrè, qu'avâi lè sinnès coumeint lè capitaino, et lè lutenièints et sous-lutenièints, iena à frinzès su l'épaula gautse et onna pliata su la drâite.

A coté dâi troupiers et de l'état-majo lâi avâi onco lè tambou, la musica et lo petit état-majo que compregnâi lo coumandant d'arrondissement, l'officier d'armèment, lè fourriers d'état-majo, qu'aviont lè galons âo coutset dâo bré, lè comis et lè piquettes.

Don, à iena dè cliâo revuès, su lo Praumoeino, à Cossénè, lo coumandant fe alligni lè piquettes po fèrè l'inspeçhon dè cliâo gaillâ, et lào coumandè : « Sabre en main ! » Traisont ti lào sabro, que tignont pè la pougnâ, ein appoyeint lo bet su l'épaula, hormi on petit gaillâ dè pè Moâiri que ne fe pas pi état dè lo traîrè et que resta sein budzi. Lo coumandant que vâi lo compagnon que n'a pas obèi âo coumandèment, lâi demandè cein que cein allavè à derè ?

— Pâyo demi-pot se vo lo pâodè sailli, coumandant, se repond lè piquetta qu'avâi on toupet dâo tonaire ! Ma fâi sè sont ti met à rîrè ; mâ lo coumandant, qu'étaî portant tot boun'einfant, ne volliavè pas qu'on menâi lo mor su lè reings et baillâ dou iadzo veingtè-quatre hàorès d'arrèts âo troupièr dè Moâiri po lâi bailli lo teimps dè dérouilli son sabro, què lè

camerado ne furent pas fatus dè sailli dâo fourreau.

Une inspection de piquettes.

Sous ce titre, nous publions plus haut un article inédit du regretté C.-C. Dénéreaz. Mais comme tous nos lecteurs ne connaissent pas le patois, et que cet article contient de très curieux détails sur nos milices d'autrefois, nous en donnons ici une traduction littérale :

Les piquettes formaient le gros de l'armée du petit état-major de notre vieille milice. Chaque commune devait en fournir une ou deux, et le commis d'exercice les requerrait dès qu'il y avait des ordres à porter, soit pour aviser les jeunes gens recrutés qu'ils devaient se rendre à l'école militaire, soit dans d'autres circonstances.

Les piquettes devaient se présenter à l'avant-revue où elles avaient à maintenir l'ordre autour du bureau du commandant, en éloignant les enfants et les curieux qui s'aggloméraient en cet endroit. Les piquettes étaient en outre chargées de passer devant chaque compagnie, avec des corbeilles remplies de cartouches à distribuer aux soldats. Ce sont ordinairement elles qui gardaient les chevaux des colonels pendant que le corps des officiers faisait les *dix heures*.

Dans ce temps, nous dit M. Dénéreaz, les bataillons, d'élite et de réserve étaient composés chacun d'une compagnie de grenadiers, d'une compagnie de voltigeurs et de quatre compagnies de mousquetaires.

Quand on faisait la grande revue, on ne la faisait pas pour tout l'arrondissement qui devait fournir le bataillon d'élite, mais seulement pour une section, de façon qu'il n'y avait qu'une demi-compagnie de grenadiers, une demi-compagnie de voltigeurs et deux compagnies de mousquetaires. Cependant, comme les compagnies étaient très fortes, surtout celles de réserve, les bataillons étaient aussi très forts, les jours de revue. Lors même qu'il n'y avait ainsi qu'une partie des grenadiers et des voltigeurs, tous les officiers de l'arrondissement devaient y assister ainsi que l'état-major du bataillon, qui comprenait le colonel portant le chapeau gancé, la palasse, et des épaulettes dont l'une était plate et l'autre à gros bouillons tordus ; — le gros major, qui avait le shako et deux épaulettes à franges ; — l'aide-major, avec une épaulette à franges sur l'épaule droite et une épaulette plate sur la gauche ; — le quartier-maître ayant des épaulettes comme les capitaines et les lieutenants et sous-lieutenants, l'une à franges sur l'épaule gauche, l'autre plate, sur l'épaule droite.

A côté des troupiers et de l'état-major, il faut citer les tambours, la musique et le petit état-major comprenant le commandant d'arrondissement, l'officier d'armement, les fourriers d'état-major, qui portaient les galons au haut du bras ; puis les piquettes.

A l'une de ces revues, sur le *Pré aux Moines*, à Cossinay, le commandant fit aligner les piquettes pour l'inspection. Il leur commanda : « Sabre en main ! » Tous tirent le sabre qu'ils tiennent par la poignée en appuyant la pointe sur l'épaule. Seul un petit homme de Moiry reste immobile.

— Pourquoi n'avez-vous pas obéi au commandement ? lui demande le commandant.

Le soldat en défaut répond sur un ton goguenard :

— Je paie demi-pot si vous pouvez le sortir, commandant.

A cette réplique, les rires éclatent dans les rangs ; mais le commandant, qui était cependant un « bon enfant », lui inflige vingt-quatre heures pour lui donner le temps de dérouiller son sabre, que les camarades ne purent jamais sortir du fourreau.

Une journée bien remplie.

Pour ceux de nos compatriotes qui voudront suivre fidèlement, en bons Vaudois, le programme des fêtes du centenaire, le 24 janvier 1898 ne sera pas une journée de chômage. Dès l'aube à la nuit, c'est une suite ininterrompue de cérémonies et de manifestations diverses. Presque pas d'entr'actes. A peine aura-t-on le temps de prendre ses repas. Sonneries de cloches, salves d'artillerie, cortèges, inaugurations, discours, fanfares, chants, productions gymnastiques, banquets, feux de joie, représentation théâtrale, rien ne manque au programme.

De toutes ces festivités, l'une des plus intéressantes sera certainement la représentation du drame « *Davel* » de M. V. Rossel, donnée, le soir, au théâtre, par la *Société littéraire*.

Tous nos confrères ont dit le soin avec lequel cette pièce a été montée. Ce sera non seu-

lement une représentation dramatique d'un caractère vraiment littéraire — le nom de M. Rossel en est un sûr garant, — ce sera aussi une leçon d'histoire très attrayante. Tout a été réglé d'après des données historiques très précises, aimablement fournies à la Société littéraire par les personnes les plus autorisées, Jugez plutôt. M. Ch. Vuillermet, l'auteur du *Vieux Lausanne*, a présidé à la confection des décors, qui reproduiront fidèlement l'état des lieux en 1723. Trois décors entièrement nouveaux ont été peints par M. Behrè : *La place de Cully* et *la maison de Davel*, *la terrasse de la Cathédrale* et *la salle du Conseil des Deux-Cents, à Lausanne*. Ils sont très réussis. M. L. Bron, de Genève, un spécialiste, a bien voulu donner les détails et dessins nécessaires pour la confection des costumes, qui, tous, seront rigoureusement exacts. Enfin, plusieurs renseignements sur les mœurs militaires, les séances du Deux-Cents, les ordonnances bernoises, ont été demandés à MM. les archivistes, bibliothécaires et directeurs des musées des villes de Berne et de Lausanne.

Il sera donné trois représentations du drame *Davel*, les 24, 25 et 26 janvier. Les billets seront en vente chez MM. Tarin et Dubois, à Lausanne, le 17 courant, pour les actionnaires du Théâtre, le 18, pour les actionnaires de l'entreprise, et dès le 19, pour le public. De nombreuses demandes sont déjà parvenues au Comité d'organisation.

Marguerite l'effeuilleuse.

NOUVELLE VAUDOISE

II

La jeune fille essuya ses larmes, une vive rougeur envahit ses joues, et elle répartit avec vivacité : « Je ne viens point vous demander l'aumône, mon parrain ; ma mère en mourant m'a recommandé de me rendre auprès de vous pour vous demander conseil et pour obtenir une place ou de l'ouvrage par votre entremise, puisque, a-t-elle ajouté, il n'est pas convenable pour une jeune fille de se présenter seule. Ah ! je vois bien que je n'ai plus personne sur la terre », continua-t-elle, et les larmes recommencèrent de plus belle.

— Allons, ne vas-tu pas recommencer, petite *piornè* ; mais aussi ta mère commence par dire qu'elle ne veut pas que tu serves dans une auberge, comme s'il y avait du déshonneur à cela. A-t-elle cru que je pourrais te garder pour t'encadrer comme une image ?

— Oh ! mon parrain, je sais coudre, laver, repasser, travailler au jardin et à la vigne. Seulement, je ne voudrais pas servir du vin dans un établissement public, parce que ma mère m'a dit souvent que ce n'était pas la place d'une jeune fille, mais, pour le travail et la peine, je ne les crains pas, au moins.

— Hé bien ! soit, nous verrons ce qu'on pourra faire ; en attendant, viens vers Suzanne, à la cuisine, tu dois avoir faim, et c'est le moment de souper ; cela fait, tu iras te reposer jusqu'à demain, car je suis sûr que tu en as bon besoin.

Marguerite le suivit à moitié rassurée par les paroles presque bienveillantes de l'oncle Samuel. Quant à ce dernier, il venait de ressentir, pour la première fois de sa vie, un sentiment d'intérêt et de compassion.

Le lendemain, l'oncle Samuel se rendit chez Abram Cornaz ; il lui expliqua le genre de visite qu'il venait de recevoir et lui proposa finalement d'engager Marguerite.

— Le temps de l'effeuillage n'est pas encore là, répondit Abram, mais si la petite a le goût du travail, tu n'as qu'à me l'amener, nous ferons bien en sorte de lui trouver de l'occupation, pourvu, toutefois, que ce ne soit pas une *demoiselle*.

— Ah ! pour ça non, cousin Abram, elle a bonne façon autant qu'une demoiselle, mais elle m'a l'air de ne pas craindre la besogne ; quant à l'honnêteté, tu peux compter dessus, elle a été à bonne école chez sa mère, qui était la plus brave femme du monde.

C'était la première fois de sa vie que le digne aubergiste se surprenait à dire autant de bien de quel-

qu'un; aussi Abram Cornaz fut-il très curieux de voir arriver la jeune fille qu'il prenait à son service.

L'oncle Samuel se hâta de retourner chez lui pour annoncer la nouvelle à sa filleule: il la trouva assise dans l'embrasure d'une fenêtre, occupée à faire des reprises au linge de la maison. La jeune fille, penchée sur son ouvrage, faisait voltiger l'aiguille avec rapidité, et, absorbée plus par les idées qui l'agitaient que par son travail, elle ne s'était pas aperçue de la présence de son parrain qui venait d'entrer dans la chambre. Celui-ci la regarde un moment sans rien dire. La grande douceur et le profond chagrin qu'on lisait sur le visage de la pauvre enfant, l'idée du complet abandon dans lequel elle se trouvait, certaine ressemblance avec son père, camarade d'enfance et ami de l'aubergiste durant de longues années, tout cela réuni fit une vive impression sur ce dernier. Décidément l'enveloppe égoïste qui jusque-là avait cuirassé son cœur, se fondait peu à peu, et il en fut presque au regret d'avoir été chercher à Marguerite de l'ouvrage hors de chez lui.

— Hé bien, dit-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, te voilà placée, et dans une fameuse maison encore; courage, petite, j'espère que tu feras quelque chose; le père Cornaz aime les gens actifs; vous vous arrangerez, j'en suis sûr.

En quelques mots, l'aubergiste apprit à Marguerite l'arrangement qu'il venait de faire et lui donna quelques détails sur la famille Cornaz, en lui recommandant surtout de se faire bien venir du père Abram, parce que, ajoutait-il, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Marguerite éprouva un sentiment pénible à l'idée d'entrer chez un maître; une rougeur fugitive vint enflammer ses joues, mais elle réprima bientôt ce mouvement et la douce pensée d'être indépendante, de n'être à charge à personne, apporta un grand soulagement à ses peines.

Elle voulut rester environ une semaine chez son parrain avant d'entrer à la ferme pour remettre en bon état le linge de la maison, que ne pouvait raccommoier avec soin la vieille Suzanne (factotum de la Croix-Blanche), dont la vue devenait de plus en plus mauvaise.

Pendant ces quelques jours, l'oncle Samuel resta volontiers en compagnie de Marguerite; il l'entre tint de ses anciennes connaissances de N... et fit sur chacune des réflexions qui prouvaient que le *vieil homme* n'avait pas encore disparu.

Le lundi suivant étant arrivé, il l'accompagna sa filleule à la ferme, où il eut le plaisir de l'installer lui-même en l'absence du maître de la maison.

Le valet d'écurie et les autres domestiques virent sans jalousie la nouvelle venue, mais il n'en fut pas de même pour les deux servantes. Ce qui les indisposait tout d'abord, ce fut la jolie chambre réservée à Marguerite par les soins de l'oncle Samuel, chambre qu'on gardait jusque-là pour loger une visite à l'occasion. Mais le grand grief était tout simplement qu'elles ne se sentaient pas à l'aise avec la *nouvelle*; la sérénité et la modestie de la jeune fille leur imposaient.

A ce moment de notre récit, nous croyons devoir tracer en quelques mots le caractère de notre héroïne, puisque jusqu'à présent nous n'avons fait qu'ébaucher son portrait.

Quoique élevée aussi simplement que la moins riche des filles de son village, on devait reconnaître entre Marguerite et ces dernières une grande différence. Compagne assidue d'une mère malade, ses habitudes sédentaires l'avaient toujours empêchée de prendre part aux plaisirs et aux distractions de la jeunesse de l'endroit. Elle avait vécu, en outre, d'une vie essentiellement intérieure; son esprit, éclairé par son cœur, avait donné à son jugement une maturité précoce, et à ses idées un courant que d'autres personnes ne gagnent souvent que par l'étude. Ajoutons pour terminer, la chose importante et par laquelle nous aurions dû commencer, Marguerite était animée d'une piété profonde et sincère; armée de la force que procure la foi, c'est d'un regard tranquille et confiant qu'elle envisageait l'avenir.

Quelques semaines se sont écoulées depuis l'entrée de Marguerite chez Abram Cornaz; son activité, sa douceur et ses grâces modestes ont porté leurs fruits; tout à la ferme se ressent de la présence de la jeune fille. Autour d'elle règnent l'ordre et la propreté; les disputes assaisonnées de *gros mots*, si fréquentes autrefois, sont devenues bien rares et promettent de disparaître tout à fait. Cet heureux résultat ne fut cependant pas atteint dès

les premiers jours qui suivirent l'installation de Marguerite. Elle eut à supporter bien des méchancetés de la part des deux autres servantes qui ne se faisaient pas faute de lui chercher noise quand l'occasion se présentait, et Dieu sait si l'occasion se présente à ceux qui mettent un peu de bonne volonté à la chercher. Heureusement, les natures qui ne sont pas foncièrement mauvaises sont vite désarmées lorsque leurs attaques ne rencontrent que douceur et résignation. Les compagnes de Marguerite se lassèrent bientôt de la petite guerre qu'elles lui faisaient, et voyant, après tout, que son entrée à la ferme ne changeait en rien leur position, elles se radoucirent et eurent même le bon vouloir de refouler au fond de leur cœur le levain de jalousie que la supériorité évidente de la *nouvelle* avait fait naître.

Quant au père Cornaz, il avait beaucoup moins d'*honneur* qu'auparavant; il commençait à se plaire dans son intérieur que chaque jour semblait transformer. Plus de *nids à poussière*, de nappes et de rideaux déchirés, d'objets traînant pêle-mêle dans tous les coins... Au contraire, chaque chose est rangée, tout ce qui est en métal reluit joyeusement, et dans les vieux vases de la grande chambre, de magnifiques bouquets du jardin de la ferme remplacent les pipes cassées et les vieux bouts de cigares qu'ils contenaient d'habitude.

Un soir qu'il revenait des champs, harassé de fatigue, le fermier pria Marguerite de lui faire la lecture de son journal. Depuis lors elle demeura chargée de ce soin, et chaque jour après le souper elle s'acquittait à merveille de son rôle de lectrice. Il est bon d'ajouter que tous les gens de la ferme pouvaient assister à la lecture du journal, puisqu'elle avait lieu dans la cuisine où le père Cornaz prenait ses repas avec ses domestiques, suivant l'antique et patriarcal usage de nos campagnes.

(A suivre.)

Vieille coutume dans le canton d'Argovie.

Le second dimanche de janvier est fête dans le Seethal supérieur, soit dans les communes de Meisterschwanden et de Fahrwangen. C'est le « Meitlisuntig » jour où l'on se croirait dans un monde renversé, car les femmes y règnent avec autorité sur le sexe fort. Femmes mariées et jeunes filles invitent leurs époux et leurs amis à une soirée familière à l'auberge du village, où se réunit toute la communauté, riches et pauvres. Les hommes s'attablent en face d'une bouteille et, de la chambre voisine, les jeunes filles viennent choisir leurs cavaliers pour la danse et, le tour terminé, elles les reconduisent à leurs places. A la fin du bal les jeunes filles font la conduite aux hommes jusqu'à leur porte.

Cette coutume qui se renouvelle toutes les années remonte, d'après la tradition, à 1712. Pendant la guerre de Villmergen, le vieux seigneur de Hallwyl, pas trop confiant dans la force de ses hommes qui étaient en campagne dans les troupes bernoises, équipa une troupe de femmes du Seethal avec lesquelles il se porta à leur aide. Au retour, il institua le « Meitlisuntig » à titre de reconnaissance du dévouement et de la bravoure déployés par les femmes de sa juridiction seigneuriale.

C'est à l'*almanach national vaudois*, dont nous avons déjà parlé dans notre précédent numéro, almanach qui contient 64 pages de texte très intéressant, et dont la couverture est illustrée des écussons fidèlement reproduits des principales localités de notre canton, que nous empruntons ce beau trait de patriotisme :

« L'alerte que l'approche de l'armée bernoise donna, en mai 1798, dans les environs d'Aigle, ne prouva autre chose que le bon esprit de ces contrées et le zèle de leurs habitants. — A Bex, la générale battit et tous les citoyens coururent aux armes. On admira tout particulièrement l'attitude énergique de la veuve de l'huissier Izot, qui, son fusil sur l'épaule, resta pendant trois heures de la nuit sur la

place d'armes, avec la fermeté d'un grenadier, et refusa constamment d'entrer dans le corps de garde pour s'y chauffer, jusqu'au moment où l'on n'eut plus d'alarme.

Livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Un chef socialiste. Ferdinand Lasalle, par M. Maurice Muret. — Pierrot, par M. Philippe Monnier. — Dans l'Afrique allemande, par M. Michel Delines. — L'automobilisme, par M. le Commandant Espitallier. — Anglomanes. Roman américain de Mrs Burton Harrison, adapté par M. Jean Teriam. — Perspectives de la politique européenne, par M. Ed. Tallichet. — La sentinelle. Récit de Noël, de M. A. Mitropolski. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, suisse. — Chroniques scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 4, Lausanne.

Boutades.

Rapineau a passé tout l'été dernier à la campagne.

Un dimanche matin, en s'éveillant, il constata que la pluie tombe à torrents.

— Quel dommage, dit-il à sa femme, que nous n'ayons pas eu l'idée d'inviter les Durand à venir passer la journée ici. La politesse était faite et, par ce mauvais temps, sûrement ils ne seraient pas venus.

Dans une soirée, la maîtresse de la maison ordonne à son valet de chambre, encore tout novice, de faire circuler des rafraîchissements. Il revient avec un plateau contenant six verres pleins et quatre vides.

— Pourquoi ces verres vides? lui demanda-t-elle. Il était inutile de les apporter.

— Madame, c'est pour les invités qui ne voudraient rien prendre.

En chemin de fer:

Un voyageur s'est livré à des voies de fait sur un de ses compagnons de voyage, et le chef de gare le menace de formuler une plainte.

— Voyons, dit l'inculpé d'une voix engageante, avec une centaine de francs, ne pourrait-on pas arranger l'affaire? Monsieur n'est pas mort, après tout, et il a été si insolent.

Le chef de gare (sur un ton de dignité blessée) — Et à qui offririez-vous ces cent francs s'il acceptait?

— Mais à vous, monsieur le chef de gare.

— A la bonne heure, nous pouvons nous expliquer.

THEATRE. — La troupe de M. Scheler a donné jeudi, devant une superbe salle, une fort bonne représentation du *Monde où l'on s'ennuie*. Ce chef-d'œuvre de Pailleron est certainement jusqu'à présent l'un des meilleurs spectacles de la saison. Le public n'a pas ménagé ses applaudissements, et tous nos artistes ont eu leur part au succès.

La direction annonce les spectacles suivants:

Dimanche, 16 janvier, en matinée, à 2 heures, **La Mendiant de St-Sulpice**, drame en 5 actes et 10 tableaux; le soir, à 8 heures, les **Deux Gosses**, pièce en 2 parties et 8 tableaux.

Jeudi, 20 janvier, le **Malade imaginaire**, de Molière.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. 1, 50.

Causeries du Conteur vaudois. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2^e édition illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. 1,50 la série.

Chansonnier vaudois, par C. Dénéreaz, fr. 1, 80.

Au même magasin: Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-têtes de lettres, cartes de commerce, etc.

Registres de toutes régures et de tous formats. — Confection sur commandes. — Copie de lettres et fournitures de bureaux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.